

En quoi l'attachement à notre identité de genre constitue-t-il un obstacle à l'éveil ? par Rita M. Gross

Toutes les écoles bouddhistes adhèrent à l'enseignement du non-soi, selon lequel il n'existe pas de « moi » durable et permanent derrière le flux de notre expérience, malgré la conviction émotionnelle profonde qui voudrait nous persuader de son existence. Les enseignements bouddhistes affirment également que notre souffrance est principalement causée par notre attachement à ce « moi » inexistant mais trompeur. L'éveil, la paix, le déconditionnement – quels que soient les mots utilisés pour désigner l'objectif de la vision et de la pratique bouddhistes – exigent que nous abandonnions ce fardeau, que nous ne tentions plus de toujours reconstituer ce « moi » et que nous renoncions à constituer une identité durable et solide à partir du kaléidoscope de notre expérience. Il semble donc que le Bouddha nous invite à prendre très au sérieux la question du non-soi.



L'on pourrait donc se demander pourquoi les Bouddhistes ont été si réticents à remettre en question la place centrale du genre dans notre vie de tous les jours et si insensibles à son rôle majeur dans la vie institutionnelle du bouddhisme. Aucun autre élément de notre expérience n'a une telle influence sur nos réactions immédiates face aux personnes que nous rencontrons, conditionnant la manière dont nous les percevons et nous empêchant de les voir avec des yeux neufs, sans préjugés ou idées préconçues. Cette réactivité ordinaire resterait bénigne si elle n'affectait pas jusqu'aux principes directeurs de la vie institutionnelle bouddhiste traditionnelle. Les institutions bouddhistes telles que les centres éducatifs, les centres de méditation et les ordres monastiques pratiquent non seulement la ségrégation sexuelle mais aussi la hiérarchie de genre. De ce fait, la pratique et l'éducation des hommes ont toujours bénéficié d'un meilleur soutien économique et moral que celles des femmes. Il n'est donc pas étonnant que la croyance selon laquelle il serait préférable de renaître dans un corps d'homme que dans un corps de femme n'ait fait que se renforcer et que, dans de nombreux pays bouddhistes, on ait présenté la renaissance masculine comme la seule issue face à l'infortune de la condition féminine.

Le fait qu'en Amérique du Nord, de nombreux Bouddhistes n'aient pas conscience de ces attitudes et comportements traditionnels n'en atténue en rien la réalité et l'importance. Même si c'était le cas, le bouddhisme occidental a l'obligation morale de prendre en compte les dommages considérables que l'importance et la réalité imputées à la notion de genre ont causés et des barrières qu'elles imposent encore aux Bouddhistes dans de nombreux pays du monde. Par ailleurs, si l'on examine de plus près l'égalité superficielle pratiquée dans nos contrées, on s'aperçoit que les stéréotypes sexuels et les notions fixes en matière de genre y prévalent tout autant qu'ailleurs.

Les Bouddhistes, en tout cas ceux correctement instruits, affirment tous le non-soi et pensent que ce concept décrit avec exactitude la réalité, même s'ils ne le comprennent pas vraiment et ne peuvent pas l'expliquer. Pourtant, la plupart d'entre eux attendent que les hommes et les femmes soient différents et nourrissent des aspirations et des projets distincts. Ils ne semblent pas gênés par le fait que, même en Amérique du Nord, la

plupart des enseignants connus soient des hommes. Ils ne sont pas intéressés par les réformes féministes du bouddhisme, comme les chants de lignée incluant des ancêtres féminines, les liturgies inclusives et neutres ou l'accent mis sur les modèles féminins. En d'autres termes, leur fidélité aux enseignements sur le non-soi n'a pas eu d'impact sur leur dépendance vis à vis des normes et stéréotypes conventionnels en matière de genre.

Pendant des années, j'ai utilisé une formule pour résumer la situation : *Bien qu'il n'existe pas de soi ou d'ego solide et permanent, le genre n'en est pas moins une réalité*. Pour le dire encore plus simplement, le non-soi a un genre – une formule qui n'a aucun sens, mais qui met en évidence l'absurdité consistant à s'agripper à des normes de genre rigides tout en affirmant le non-soi. Il me semble que les deux éléments de cette formule s'excluent mutuellement et qu'on ne peut donc en retenir qu'un seul. Qu'est-ce qui est le plus important pour nous ? Le non-soi et l'éveil ou bien la sécurité des notions conventionnelles en matière de genre ?

Le drame est que les Bouddhistes ont passé beaucoup de temps et consacré beaucoup d'énergie – par le biais de nombreux enseignements très sophistiqués – à déconstruire l'ego. On pourrait penser que tous ces efforts de déconstruction leur auraient permis de constater à quel point le genre est un élément central de l'ego. Au lieu de cela, ils ont consacré des efforts équivalents à créer et à appliquer des règles fondées sur le genre – particulièrement concernant les moines et moniales – et ont accepté sans réserves les normes de genre de leur pays. Toutefois, ils ont rarement fait le lien entre les deux démarches. Ils ne se sont pas demandés pourquoi on devrait donner une telle importance aux règles et normes en matière de genre si le soi n'a pas de véritable existence en tant que phénomène. La formule qu'ils invoquent le plus souvent pour parler du genre est l'affirmation selon laquelle l'esprit éveillé n'est ni masculin ni féminin, comme si ce truisme effaçait à lui seul la totalité de la souffrance et de l'injustice causées par les normes et stéréotypes de genre. Complaisants, voire arrogants, dans leur conviction que le genre n'a pas de véritable réalité, de nombreux Bouddhistes sont parfaitement sûrs d'eux lorsqu'ils insistent pour que tout le monde se conforme aux normes conventionnelles et critiquent ceux qui les remettent en question.

Pour veiller à ce que l'éveil ne soit pas corrompu par l'attachement au genre, nous devons réunir ces deux discours et analyser leur pertinence réciproque. Dans le premier cas, il ne s'agit pas tant d'affirmer la vérité absolue – selon laquelle l'esprit éveillé est au-delà du genre – que de débattre au niveau relatif et d'analyser de manière critique la pertinence et l'utilité des normes et comportements conventionnels en matière de genre. Car même si l'esprit éveillé n'est ni masculin ni féminin, les esprits non éveillés n'ont manifestement pas dépassé les préoccupations en la matière. Pendant toutes les années où j'ai parlé et écrit sur la question du genre dans le bouddhisme, je me suis aperçue que les Bouddhistes n'aiment vraiment pas aborder le genre à ce niveau. Peut-être parce-que, à l'exception de la belle formule « l'esprit éveillé est au-delà du genre », leur bilan pratique en la matière est assez navrant. Malgré cela, de nombreux Bouddhistes sont prêts à tout pour éviter toute discussion de ces questions d'ordre pratique, allant jusqu'à humilier et à tourner en ridicule ceux qui souhaitent les aborder.

Le problème fondamental des approches conventionnelles en matière de genre est que la perception immédiate, presque inévitable, selon laquelle une personne est un homme ou une femme engendre instantanément toute une série de présupposés, d'attentes et de restrictions. Bien entendu, ce n'est pas la perception immédiate qui pose un problème. Les désignations de genre sont inoffensives – voire utiles – lorsqu'il s'agit d'étiquettes conventionnelles et consensuelles. Ce sont toutes les couches ajoutées à cette perception par les conditionnements tenaces en matière de stéréotypes de genre qui posent un problème. Si je prends mon propre exemple, je sais que j'ai un corps féminin et, vu ma corpulence, c'est assez évident pour les autres aussi. Mais cela ne les renseigne pas vraiment sur qui je suis et ne leur donne aucune information leur permettant de m'attribuer un rôle féminin stéréotypé. Cela ne veut pas dire que mon comportement est nécessairement doux et non agressif – par opposition à un tempérament violent et déplaisant. Cela ne garantit même pas mon orientation sexuelle, sur laquelle les observateurs – hommes ou femmes – se trompent la moitié du temps. Le fait que je sois une femme ne permet en rien de deviner mes domaines d'intérêt et de préoccupation. Je me soucie peu de nombreux sujets censés intéresser les femmes, mais je m'intéresse aussi à des choses dont on pense généralement qu'elles sont plus l'affaire des femmes que des hommes. En bref, bien que mon genre soit peut-être la première chose qu'on remarque en me voyant, il en dit relativement peu sur moi. Malgré cela, bien que ma féminité ne révèle rien d'essentiel à mon sujet, elle fait l'objet de beaucoup de projections de la part de la société, de la religion et des individus qui pensent que la forme de mon corps révèle quelque chose existant de manière intrinsèque, à laquelle on pourrait imposer toutes sortes de significations et de limites.

Quand il s'agit de connaître une personne, les normes et stéréotypes conventionnels de genre ne sont donc pratiquement d'aucune utilité. Mais, au niveau relatif de l'analyse, il faudrait également parler des immenses souffrances qu'ils engendrent. C'est un sujet qui devrait préoccuper les Bouddhistes, pour qui la pratique du Dharma est censée soulager la souffrance. Dans une culture traditionnelle, même bouddhiste, j'aurais pu être forcée de jouer un rôle spécifiquement féminin en dépit de mes capacités et de mes aspirations intérieures. Il est désolant de constater le nombre d'enfants – garçons et filles – que les normes conventionnelles en matière de genre ont contraints d'adopter des styles de vie qui ne leur correspondaient pas.

En fait et depuis longtemps, mon analyse de la manière dont l'attachement à l'identité de genre fait obstacle à notre éveil a été en partie validée par les Bouddhistes. Souvent mal compris, l'enseignement traditionnel selon lequel naître femme serait moins souhaitable que de naître dans un corps masculin montre précisément la souffrance de la condition féminine dans un système dominé par les hommes. Ce dernier point fait clairement partie des listes traditionnelles énonçant les infortunes de la naissance féminine. Outre ce qu'elles considèrent comme des handicaps biologiques, ces listes incluent toujours la souffrance engendrée par la hiérarchie de genre et la domination masculine. Cet handicap a toujours été particulièrement désastreux pour les moniales, qui ont longtemps dû faire face à un manque de soutien économique, à un déficit de formation et, dans certaines régions, à l'extinction de leur lignée d'ordination. Les règles monastiques bouddhistes traditionnelles favorisent en effet à l'extrême les moines par rapport aux moniales. Dans

certaines pays bouddhistes, les femmes parviennent aujourd'hui à surmonter ce handicap, mais dans d'autres, les moines (et certains laïcs) font tout pour les empêcher d'accéder à l'ordination monastique complète. Il est difficile de comprendre pourquoi des hommes généralement doués d'intelligence et de compassion sont incapables de mettre en œuvre les légalismes nécessaires pour instaurer ou rétablir les lignées d'ordination de moniales, alors que le problème serait résolu en un instant s'il s'agissait de leurs propres lignées ! Pour justifier leur réticence à ordonner des femmes, ils affirment que la profondeur de la pratique et la réalisation spirituelle ne sont pas dépendantes du statut et que les femmes peuvent donc atteindre la réalisation malgré leur condition inférieure dans le monde bouddhiste. Cet argument est valable, bien entendu, mais les hommes n'appliquent jamais cette logique à eux-mêmes, seulement aux femmes. De très profonds enseignements bouddhistes traitent de l'utilité des obstacles sur le long terme, à condition qu'ils ne détruisent pas la personne à court terme. Mais rien dans la pensée bouddhiste ne conseille de placer délibérément des obstacles sur le chemin des autres et il est évident que le statut inférieur des moniales et leur impossibilité d'accéder à l'ordination complète ont entravé leurs réalisations, voire mis en question leur survie. Le peu de soutien accordé aux moniales du fait de leur statut inférieur constitue un véritable obstacle à leur éveil. On peut également s'interroger sur le bien-être spirituel de ceux qui continuent de prétendre qu'on ne peut rien changer à la hiérarchie traditionnelle de genre. Il semble que l'attachement à l'ego soit manifeste dans cet état d'esprit.

Nous avons parlé du genre et de l'attachement à l'ego tels qu'ils se manifestent de manière ordinaires dans le quotidien des Bouddhistes et dans leurs institutions et modes de vie. Qu'en est-il des techniques profondes d'analyse et de méditation bouddhistes ? Les différents exercices de déconstruction du bouddhisme ont tous été conçus pour inciter les étudiants à rechercher ce soi insubstantiel qu'ils prenaient pour acquis et – en constatant qu'il est introuvable – à découvrir la paix et la liberté. De même, dans les fameuses investigations du Mahamoudra, on cherche à déterminer s'il est possible de trouver l'esprit dans un attribut spécifique comme la forme ou la couleur. Dans les soutras palis, quand on interroge le Bouddha sur l'identification et l'analyse d'un élément spécifique, il répond fréquemment : « Comprenez que cet élément n'est pas à vous, n'est pas vous. Ne vous identifiez pas avec lui. »

Même si je n'ai jamais entendu un enseignant appliquer ces techniques pour déconstruire la notion de genre, je pense qu'elles pourraient facilement l'être, ce qui faciliterait grandement la déconstruction de l'ego. Ces analyses auraient également l'avantage de déconstruire le genre sur une base authentiquement bouddhiste, pas seulement selon des méthodes propres au féminisme laïque occidental. Les analyses bouddhistes déconstruisent des éléments considérés comme des entités dotées d'une véritable existence en montrant qu'ils sont introuvables, quel que soit le lieu où on les cherche. Prenons l'exemple des skandhas, en particulier du premier d'entre eux, la forme. Selon l'analyse bouddhiste, nous pensons avoir ou être un soi doté d'une véritable existence mais il s'avère qu'il n'en est rien, car ce prétendu soi est constitué de cinq éléments/skandhas dépourvus de substance. Si l'on examine le premier skandha – la forme – nous nous apercevons qu'il ne s'agit pas d'une entité mais d'un ensemble composé de nombreux éléments. Nous pouvons le scinder en quatre éléments principaux et

comprendre ainsi que le fait d'avoir une forme ne signifie pas être un « soi ». Généralement, ces analyses montrent également que les choses qui pour nous définissent la forme - comme la couleur ou l'apparence - sont introuvables et ne confèrent pas une véritable individualité à la forme.

Il est curieux que les analyses traditionnelles qui utilisent la couleur ou l'apparence pour déconstruire la notion d'individualité n'utilisent jamais les termes « homme » ou « femme » dans le même but. Cette omission permet de croire facilement dans le non-soi tout en continuant d'entretenir des normes et stéréotypes conventionnels de genre rigides, arbitraires, erronés et cruels. Ne serait-il pas aussi utile de nier le soi lorsqu'il est fondé sur la forme masculine ou féminine que de le nier sur la base de la couleur ou de l'apparence ? Ne serait-il pas opportun de considérer le genre comme un ensemble composé d'éléments biologiques, d'attentes culturelles et de schémas de comportement plutôt que de lui conférer une existence véritable et solide, tout comme nous le faisons pour toutes les autres entités apparentes ?

Je pense que de nombreux Bouddhistes, même s'ils sont prêts à réaliser des analyses rigoureuses pour établir que la forme ne confère pas de « soi », sont réticents à appliquer la même méthode à leur forme masculine ou féminine car le genre leur semble si réel. S'ils l'appliquaient, toutefois, cela ne pourrait que renforcer le pouvoir déconstructeur de l'analyse et faire du non-soi un concept moins théorique et plus tangible. En l'absence de cette démarche, ils peuvent très bien réaliser tous les exercices traditionnels et être convaincus du « non-soi » tout en restant attachés à la notion de genre. L'efficacité d'une telle analyse déconstructive est illustrée par la réaction d'un charmant jeune homme, exprimée à l'issue d'une de mes journées d'enseignement sur le bouddhisme et le genre : « Mais sans ma moustache et mes organes génitaux je ne saurais pas qui je suis ! » Je faillis crier « Bravo, c'est exactement ça ! » Si nous nous rendions régulièrement dans ce lieu de « non-savoir » nous nous libérerions plus facilement de la prison des rôles de genre et trouverions la paix du non-soi.

Mais si nous croyons tous que l'esprit éveillé, l'état naturel de notre esprit, est au-delà du genre, pourquoi est-il important de déconstruire si rigoureusement la notion de genre ? Quand des enseignants réprimandent les élèves qui leur posent des questions sur le genre en répétant le slogan selon lequel l'éveil est au-delà du genre, ou quand des Bouddhistes, mécontents des critiques féministes sur les comportements traditionnels, font de même, ils passent à côté d'un élément important. Les gens ne peuvent abandonner instantanément l'attachement au genre, pas plus qu'ils ne peuvent renoncer immédiatement à l'attachement à l'ego dès le premier enseignement sur le non-soi. Cette transformation demande beaucoup de temps et d'efforts. Tout comme il faut s'entraîner pour appréhender le non-soi, il faut également s'entraîner pour transcender la prison des rôles de genre. Aucun des deux n'est automatique. En outre, la saisie du soi n'est pas un simple attachement à l'ego. C'est l'attachement à un ego profondément conditionné par son enveloppe masculine ou féminine et, pour beaucoup, cette masculinité ou cette féminité du corps prennent le dessus sur son caractère humain. Il est important de se mettre au niveau où les gens vivent et, pour beaucoup, ce n'est de toute façon pas dans le skandha de la forme. Ils vivent intimement et s'identifient étroitement avec leur genre.

Tant que cet attachement ne sera pas brisé, les gens seront affectés par la saisie de l'ego, qu'ils croient ou pas au non-soi. Donner des réponses absolues à des questions relatives n'est pas pertinent à court terme, même si ces réponses sont vraies sur le long terme.

Certains vont me dire que pour vivre dans le monde relatif, nous avons *besoin* de nos références de genre et qu'une société bien ordonnée a besoin de modèles de comportement spécifiques pour les hommes et les femmes. Même si ces arguments étaient vrais, ils ne prouveraient pas que les relations de genre fondées sur la domination masculine sont bénéfiques et justifiées. Au-delà de cela, le problème principal des relations de genre actuelles est la rigidité et la fixation avec lesquelles les gens s'y attachent – une rigidité et une fixation qui rendent impossible de se détendre dans un état d'esprit au-delà du genre. Pour évoluer dans le monde relatif du genre de manière éthique et ordonnée, nous avons besoin d'une éthique sexuelle humaine et bienveillante, pas d'innombrables normes et stéréotypes de genre dictant la manière d'être des hommes et ce que les femmes ne peuvent pas faire. Les fondations de cette éthique sexuelle sont déjà bien en place dans le bouddhisme.

Une personne qui ne se constitue pas un ego sur la base de son genre sait toujours si elle est homme ou femme, homosexuelle, hétérosexuelle, bisexuelle, transgenre ou autre. Toutefois, ces identités doivent être portées avec aisance et légèreté. Tous les sentiments de privilège ou de dépossession qui se sont développés autour de l'identité de genre d'une personne, toute rigidité concernant les rôles et les comportements appropriés pour ces genres doivent être abandonnés. Nous ne devons plus nous constituer un ego sur la base de notre genre et c'est peut-être plus difficile que de tout savoir sur les skandhas ou toute autre analyse bouddhiste de déconstruction. Le genre sera peut-être le dernier élément de notre ego conditionné, composite, impermanent et mouvant à perdre son emprise sur nous. Voilà comment l'attachement au genre fait obstacle à l'éveil. Compte tenu des conséquences désastreuses de cet attachement, il est véritablement tragique que les Bouddhistes aient été aveugles depuis si longtemps à l'entrave qu'il constitue à leur éveil et si réticents à prendre au sérieux l'analyse montrant qu'il empêche véritablement le repos dans la paix et le vaste espace de l'esprit éveillé.

Cet article a été initialement publié dans l'édition d'automne de la revue « Inquiring Mind », puis dans « Buddhismus Aktuell 3/2015 » avec l'aimable autorisation de Rita Gross. Nous remercions la rédactrice en chef de Buddhismus Aktuell de l'autorisation à Sakyadhita France de publier cet article sur son site buddhistwomen.eu Nous remercions très chaleureusement M. Philippe Gaillard qui a fait la traduction en français en 2017.